

La Première Communion de Pierrou

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 80

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quelle ne fut pas l'amère déception de celle-ci, lorsque, au lieu de recevoir des remerciements, elle se vit accablée d'injures. « Imbécile que je suis, s'écria-t-il, d'avoir épousé une *mauvaise fée*. »

Il n'avait pas fini ces mots qu'il vit sa femme disparaître, s'évanouissant comme une fumée. Les enfants se mirent à crier et à pleurer et un bruit sinistre, comme celui que produit un serpent qui glisse entre les pierres, épouvanta le père.

Terrifié, honteux, notre homme courait à la grange. Qu'y voit-il ? Son blé, ce blé qu'il croyait perdu et en train de pourrir, était en bon état et présentait de beaux épis bien gonflés par la fermentation des branches d'aulnes que les bonnes fées y avaient placées.

C'est alors qu'il comprit combien il avait été ingrat et injuste envers sa prévoyante épouse, la bonne fée.

Accablé de tristesse il rentra dans la maison, il y trouva la soupe servie comme à l'ordinaire, les enfants attablés et mangeant seuls le souper copieusement servi.

« Qui vous a servi le souper, demanda-t-il ?

— C'est la mère.

— Où s'en est-elle allée ?

— Elle est sortie sans rien dire.

— Elle ne vous a rien dit de moi ?

— Si, elle veut que tu rétractes tes paroles.

— Non jamais.

Il entendit alors dans le Vallon du Pischoux un tapage infernal. Les fées s'étaient toutes réunies autour de sa femme et la sollicitaient de rentrer dans leurs Corps.

Bien malheureux, il soupa seul, dormit fort peu, songeant aux privilèges qu'il avait perdus par sa faute. Quand il se leva le lendemain, fort tard, il trouva les enfants habillés, lavés, peignés, et leur déjeuner sur la table. Sa femme avait encore tout préparé à son insu.

Bien des jours se passèrent sans qu'il songeât à faire des excuses à celle qu'il avait offensée. Cependant, ayant fait battre son grain, il le conduisit au moulin de Papplemont. Le meunier demeura stupéfait de la beauté du blé, alors que toute la contrée avait été ravagée par la grêle. Notre homme raconta son histoire au meunier qui le tança vertement et lui conseilla de vite s'humilier devant sa femme afin de la ramener au logis.

Cinq minutes encore, la voiture s'arrête. Une vision lugubre passe, comme un éclair, devant les yeux des infortunés marchands de chandelles : leur maison calcinée, des murs dévastés et noirs ; au milieu, un amas de choses informes, carbonisées.

On descend, on paye le cocher, M^{me} Robisquet s'accroche au bras de son mari.

— Mon pauvre ami, soutiens-moi, je me trouve mal.

On marche. La rue fait un coude au numéro 15.

O la suprême entrevue du propriétaire avec sa maison réduite en cendres !

— Mais, sapristi ! fait Robisquet d'une voix tremblante... je ne vois rien !

— Comment, soupire sa digne épouse qui ose regarder... mais, la maison ?

— N'est pas brûlée du tout.

— Oh ! tu veux me ménager l'émotion !...

— Dame ! regarde toi-même.

— Mais, alors ? fait M^{me} Robisquet qui respire.

A ce moment, apparaît Patisseau le fruitier.

Il obéit, rentré chez lui, il annonça à ses enfants qu'il se rétracterait et leur dit de prier leur mère de revenir à la maison.

Le lendemain, l'aînée des fillettes, le réveilla, en lui disant que la mère reviendrait à la condition qu'il embrasserait ce qui se présenterait derrière la porte de la cuisine.

De joie le père sauta hors de son lit, s'habilla à peine et courut à la cuisine où d'abord il ne vit rien. Tout à coup il entendit sortir des dalles le même bruit de serpent qu'il avait ouï lors de la disparition de la fée, puis il vit apparaître la tête hideuse d'un serpent qui s'enroula autour de son corps jusqu'à ce que la tête de la bête fut près de la bouche du pauvre homme épouvanté. Celui-ci ne pouvant vaincre sa répulsion rejeta violemment la bête sur le sol, où il vit soudain la figure de sa femme qui lui reprocha sa faiblesse :

« Puisque tu n'as pas su vaincre, pour obtenir ton pardon, le dégoût que je t'ai inspiré en prenant la forme d'un reptile, tu ne me verras plus. J'abandonne mes enfants et ta fortune et je vais rentrer dans le cortège des fées de la montagne. »

Elle disparut. Depuis ce moment le pauvre mari traîna une existence lamentable. Ses enfants, mal élevés, tournèrent mal et lui-même mourut de chagrin et de remords à la fin de l'âge en prononçant le nom de la fée du Pischoux. A. D.

La Première Communion de Pierrou

Lorsque Pierrou arriva au régiment, c'était un être à part. Il n'était ni inintelligent ni inoffensif, bien qu'on ne lui eût jamais attribué la faculté de comprendre et de raisonner !

Quand il faisait le mal, les circonstances l'y amenaient. Il ne savait pas réagir contre la tentation, et même n'y songeait pas... Il ignorait la loi divine et tout autant la loi humaine.

Un chien bien dressé lui en aurait remontré sur le droit et sur les égards dus à la propriété d'autrui !

Pierrou ne se souvenait pas des premières années de son existence ; il ne se réclamait d'aucun passé, comme s'il eût surgi en ce monde à quelque époque indéterminée.

— Ah ! ça, mais, voyons.... que fichez-vous ici, vous autres ?

— Comment ! Vous avez télégraphié que ma maison était en flammes.

— Moi ?

— Parfaitement.

— Jamais de la vie.

— Alors ???.....

— Alors, quelqu'un vous a joué le tour !

— Et, bien sûr ?.... Ça n'est pas vous ? questionne M^{me} Robisquet, pleurant de joie, mais aussi de dépit....

— Allons ! vous me connaissez bien, voyons. Est-ce que j'aimerais à jouer de pareilles farces à des amis ?

Alors des trois poitrines un cri s'échappa, le seul qui fût de circonstance et pût traduire l'in vraisemblance et l'étrange de la situation :

— Non ! non ! ça c'est épataant !

Pendant trois mois on causa, dans le quartier, de cette aventure aussi surprenante que grotesque.

Malgré ses énergiques dénégations, Pa-

En réalité, fils de très pauvres gens venus dans le pays comme journaliers un peu avant sa naissance, orphelin de bonne heure, il traînait d'un point à l'autre, sans tutelle, sans protection, sans nul secours que celui d'une compassion qui, vite, se changea en habitude et se limita à ne pas le laisser mourir de faim et de froid ; la nourriture et l'abri que l'on accorde aux bêtes perdues, une hutte de paille, les croûtons et les pommes de terre de la desserte, le lait aigri !

La misère ne l'avait pas anémié ; l'enfant s'était assaini au grand air, vivifié de soleil brillant et d'ondées de belle neige blanche. Il avait poussé robuste et maigre, ne connaissant que les p'tances irrégulières.

La physionomie de Pierrou n'était ni ouverte ni attirante ; il rendait, certes, plus de services que ne valaient les dons des ménagères, et cependant chacune s'imaginait lui octroyer une aumône !

L'été, il disparaissait parfois durant plusieurs jours ; il s'enfonçait dans les bois, tendait des pièges primitifs aux bêtes errantes et se nourrissait de fruits.

Tout d'abord, il chercha le gibier par instinct de traque et de destruction, sans cependant se réjouir de sa mort. Ensuite, il se fit un profit des lièvres qu'il prenait à l'aide de collets.

Il n'y avait pas chez lui d'extrêmes. Devenu possesseur d'un couteau ramassé sur la grande route, il dépeça son butin, parfois victuaile invraisemblable, et s'ingénia à la faire cuire....

Plusieurs fois, le curé de la paroisse lointaine avait cherché à le joindre, entretenant l'espoir de l'amener sur les bancs du catéchisme.

Le pasteur appelait Pierrou de sa bonne voix forte et douce, essayant de l'apprivoiser, lui offrant quelque beau morceau de pain blanc et des poignées de cerises vermeilles que l'on voyait, du chemin, pendant aux arbres du presbytère.

Pierrou s'échappait après l'aubaine ; un jour, pourtant, où le soleil étincelait plus fort, où les oiseaux chantaient plus gaiement, où toute la nature m'êtait les âmes en fête dans un accès de rare bonne humeur, procédant de la faim rassasiée, Pierrou put être conduit par la main jusqu'à la porte de l'église. C'était l'heure du catéchisme... Les enfants étaient déjà assis sur leurs bancs, immobiles et très sages.

Pierrou s'arrêta net et refusa d'avancer.

tisseau, l'innocent Patisseau, resta l'objet des soupçons des Robisquet.

Cela dura jusqu'au jour où l'incendie par funisterie trouva dans sa boîte une lettre, jetée là directement, sans passer par la poste.

Voici quel était le contenu :

Mon vieux Robisquet,

Quand vous irez à Royan par le rapide de 8 h. 25, méfiez-vous des inventeurs de bougies en aluminium, surtout, gardez-vous de donner benoîtement votre adresse à des inconnus et le nom de vos voisins.

LE MONSIEUR DÉCORÉ.

— Canai le ! cria Robisquet.

Puis il appela sa femme.

— Tiens, lis-moi ça !

— Eh bien, fit Anastasie, c'est un homme intelligent. Grâce à lui nous économisons cinq cents francs, les cinq cents francs que nous aurait coûtés notre séjour là-bas, et nous avons vu Royan quand même. Je t'en supplie, tâche de découvrir ce brave homme pour que nous l'invitions à déjeuner.

FIN. René GAELL

Il soupçonnait ce dont il n'avait que la conception vague : la discipline, la contrainte qui se dresseraient entre lui et la liberté de tout faire...

Il arracha sa main de celle du prêtre, prit son élan sans que le curé pût le retenir, s'élança à travers champs et fut dès lors inabordable.

Les années s'écoulèrent imprécises, amenant l'heure à laquelle l'homme dut obéir à la loi humaine après que l'enfant s'était dérobé à la loi divine.

En plus des lois, il y avait deux autres choses qu'ignorait Pierrou.

Son état civil et le gendarme. De l'un, il n'avait jamais eu cure ; de l'autre, il ne s'était pas mis dans le cas fâcheux d'en sentir la poigne !

Un beau matin, tandis qu'il bêchait un lopin de terre appartenant au père Brichard, un bon brave homme, pas regardant, qui mettait un gros morceau de lard sur le morceau de pain dont il payait les travaux exécutés pour lui, Pierrou fut tout surpris d'être accosté par deux superbes gendarmes sanglés dans leur tunique, chaussés de bottes vernies, venus, déclarèrent-ils, tout exprès pour lui parler !

Pierrou ne se serait jamais attendu à un pareil honneur !

Il apprit, de la bouche de ces représentants de l'autorité, qu'il était fils de Thomas Ambroise Durand et d'Albertine Lafarge ; qu'il était né le 19 mars 1884 et qu'il devait se rendre à la mairie de la commune pour tirer au sort !...

Pierrou resta bouche bée, contemplant les gendarmes d'un regard qui montait jusqu'en haut du tricorne et redescendait jusqu'aux pointes de leurs bottes. Enfin il articula :

— En êtes-vous bien sûrs ?...

Les gendarmes affirmèrent.

— Non... repit Pierrou, personne ne m'a jamais dit cela !

Les gendarmes n'en voulurent pas démordre. Alors ce furent le tirage au sort, le Conseil de revision. Pierrou s'évada du milieu des bandes joyeuses ; il n'avait point de sous pour orner son chapeau de rubans ; d'ailleurs, il ne comprenait pas grand'chose à toute cette rumeur.

Au départ, on le fit monter en wagon, ahiri comme un animal qui n'a jamais quitté le pacage.

Il allait être soldat... il serait habillé très bien, comme les garçons qu'il voyait revenir, de temps à autre, en congé, au pays, et qui ne lui parlaient même pas ! Personne ne parlait à Pierrou, que ceux qui l'employaient, et pour lui dire : « Fais ceci ou cela. »

Tapi dans un coin du wagon, tandis que les autres conscrits riaient et fumaient sous l'œil bienveillant d'un sous-officier, un chic type qui attendait au lendemain pour ouvrir l'ère des répressions, Pierrou pensait qu'il était après tout un homme comme les autres, qu'il avait eu, lui aussi, un père et une mère ; les gendarmes en étaient sûrs, et maintenant il lui semblait en effet que les gendarmes avaient raison... Comme on se souvient d'un rêve que l'éveil efface à demi, il lui semblait revoir une maisonnette, toujours la même !... Lui, depuis, changeait toujours...

Les premiers jours d'instruction furent durs... très durs même. Il fallait ouvrir au concept des choses et à son application le cerveau trouble de Pierrou.

Celui-ci n'avait pas de velléités de révolte, mais le défi, l'inspection de tant d'officiers l'ahurissaient ; d'ailleurs, il ne saisissait pas

la nécessité de la discipline et de l'emploi régulier du temps.

Aller ici ou aller là... Commencer le travail à droite ou à gauche, jamais le père Richard ni Mathurin Laignieux ne s'occupaient de cela. Ils disaient à Pierrou : « Travaille ! » et Pierrou travaillait. La fermière lui disait : « Mène paître les moutons ! » et il les menait à son gré. Q'est ce que cela pouvait donc bien faire à ce sergent maigre et pâle que Pierrou fit remuer ses bras de telle ou telle manière, qu'il mit ce pied-ci devant l'autre pour se porter en avant. Il n'a jamais songé qu'un bras ou qu'une jambe fût plus fort que l'autre bras ou l'autre jambe !

La droite, la gauche ! cela lui est égal, à lui.

Le gros caporal très rouge s'en offusquait.

Le caporal très rouge et le sergent très maigre n'étaient pas féroces : la première punition de Pierrou lui vint d'un sommeil presque léthargique qui s'empara de lui à la classe de lecture, où, en sa qualité de totalement illettré, il occupa une des premières places...

Être enfermé, cela, jamais ! Il ne le supporterait pas !...

Il le supporta !

Le premier élan de révolte s'éteignit sous la sensation de l'impossibilité de la lutte.

Il se dit qu'il avait été surpris et qu'une autre fois, se tenant sur ses gardes, il pourrait résister, mais dans la raison de ce primitif germa tout aussitôt l'idée sage que mieux valait encore éviter le châtement.

Presque tout le monde savait lire et écrire !

(A suivre.)

Petite causerie domestique

L'insolation. — Conservation des aliments.

— Soins de toilette. — Nettoyages divers.

En été surtout, par les chaleurs excessives que nous devons subir, l'insolation est un des graves accidents auxquels sont exposées les personnes qui vivent au grand air. Parmi celles-ci les cultivateurs, les moissonneurs qui séjournent dans les champs sous le soleil en subissent fréquemment les dangereuses atteintes, tantôt redoutables, tantôt bénignes. Il arrive, en effet, que l'insolation cause des troubles mortels, mais heureusement, ses effets se bornent généralement à des malaises plus ou moins sérieux et de courte durée.

Les symptômes sont de deux genres. Tantôt la personne atteinte ressent simplement un malaise : douleur de tête intense, soif vive, chaleur excessive et insupportable de la peau, faiblesse et pesanteur dans les membres. Le plus souvent la transpiration est supprimée avec accompagnement de diarrhée, de nausées, de vomissements et de délire. Parfois aussi le malade perd connaissance.

Dans l'autre cas, l'attaque est subite. Le sujet s'abat comme frappé, et c'est alors qu'au milieu d'accidents nerveux la mort peut survenir.

La première chose à faire sera de placer le malade dans un endroit très ombragé. On le débarrassera de tout vêtement susceptible de gêner sa respiration et on l'assoiera ou on le couchera mais la tête toujours haute. Desserrer le col, la ceinture. Ensuite, on appliquera des compresses froides, on

fera respirer des sels et, si c'est possible, absorber un cordial. Enfin, si la syncope persiste, on pratique et les tractions de la langue comme pour un noyé, les élévations rythmées des bras et des épaules, on verse de l'eau bouillante au creux de l'estomac, on flagelle la face, et, si on en a le moyen, on injecte sous la peau, à l'aide d'une seringue de Pravaz, de l'éther sulfurique.

L'insolation menace surtout les gens faibles et, en cette saison de rudes travaux, beaucoup parmi les plus robustes sont, par suite de surmenage, de mauvaise hygiène ou de mauvaise alimentation, dans un fâcheux état d'affaiblissement.

Avant tout, il importe de se bien nourrir. Pas de nourriture fade, mais des mets relevés qui stimulent l'estomac paresseux. Le cerfeuil, l'ail, l'oignon, le thym améliorent les ragoûts et facilitent la digestion. User beaucoup de plantes potagères, carottes, chicorées, laitues, etc., qui, pendant les grandes chaleurs, ont la vertu de rafraîchir et d'entretenir les forces digestives. Ne pas abuser des fruits et s'abstenir absolument des fruits verts.

* * *

Que d'aliments perdus, pendant la saison estivale, par la négligence des ménagères ou des domestiques. La viande, le lait et le beurre subissent particulièrement les désastreux effets des grandes chaleurs. Pour conserver la viande de boucherie, on l'enveloppe dans un linge trempé dans une forte solution de borax, ou bien, si elle est trop fraîche, on l'entoure d'un morceau de mousseline, et on la pend à un crochet. On peut encore conserver la viande en l'enveloppant soigneusement dans un bon linge et en l'enterrant dans du poussier de charbon de bois. Si la viande cuite présente la moindre tache d'humidité il sera bon de la mettre en hachis.

Le lait et le beurre, plus encore que la viande, doivent être l'objet de soins spéciaux. Tous les matins, on fera bouillir le lait, afin de détruire tous les ferments.

Le beurre sera placé dans des pots de verre recouverts d'un linge propre et entourés de charbons.

Les légumes mis en cave ou dans n'importe quel endroit frais conservent très bien leur fraîcheur. Les mettre dans l'eau est un mauvais procédé.

Si l'on dispose d'une glacière, on y pourra mettre tous les aliments. Il sera bon de mettre dans la garde-manger, un plat contenant de la chaux vive ou du gros sel qui aura pour but d'absorber l'humidité de l'air et de conserver, par suite, la fraîcheur des aliments.

* * *

Voulez-vous quelques recettes pour blanchir et adoucir la peau, pour rendre les mains belles et souples ? Oui, car les soins donnés au ménage couvrent les mains de taches diverses. Mais sachez une fois pour toutes, chères lectrices, que, pour nettoyer vos mains, il suffit d'employer de la poudre d'amidon mouillée de glycérine. Ce mélange constitue à la fois un savon énergique et une pâte qui assouplit et blanchit l'épiderme.

Si vous avez une petite coupure ou écorchure, recouvrez la partie endommagée d'une petite couche de collodion, l'éther s'évapore, laissant un léger enduit transparent qui isole la plaie et active sa guérison.

Voilà, à mon avis, le meilleur des taffetas d'Angleterre possible.